

Ex Positions... À ras du seuil

Éric Volant

Volume 46, numéro 4 (266), novembre 2004

Habiter hors de

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32907ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Volant, É. (2004). Ex Positions... À ras du seuil. *Liberté*, 46(4), 80–84.

Ex Positions... À ras du seuil

Éric Volant

Si j'ai dépassé d'un jour ma jeunesse, il me reste encore un jour avant ma vieillesse et bien des apprentissages à faire : savoir être malade, savoir mourir et apprendre à ne pas savoir ! Enfant, j'avais peur de la mort et, maintenant que je vieillis, la pensée de la mort devient plus familière mais aussi plus coriace.

Au sens littéral du terme, la mort ne me « regarde » pas. Son visage n'a pas d'yeux. Il est un grand trou noir. Par contre, moi, je puis la regarder et la voir venir de loin, elle, pourtant si près. Bientôt, je n'aurai plus de place, je serai sans feu ni lieu, je n'aurai plus de pays, je n'habiterai plus. Habiter dérive du latin *habere*, qui signifie « avoir ». Les « sans-avoir » sont privés de maison et les « sans-vie » sont dépourvus de raison d'être. Ma mort sera l'heure du démantèlement de mon être, de mes amours et de mes rêves. On m'appellera bientôt « défunt », car dépossédé de toute fonction, je serai délesté de tout avoir et de tout pouvoir. Je serai hors d'ordre. La mort me délogera, me dévêtira, me fera dépouille.

Si mon ombre glisse inéluctablement vers la mort, je suis greffé, dès avant ma naissance, d'une tige mortelle qui frappe de finitude tous mes désirs. Fuyant sa hutte, une femme, ses bras repliés sur sa poitrine abritant un enfant, court sur un pont suspendu qui tangue au-dessus de l'abîme. Voilà une image archaïque de l'être qui depuis toujours m'obsède ! Propulsé dans une existence sans fondement, je suis à découvert et non protégé. Exposé au risque de périr, je sens le besoin de m'épargner et de m'abriter, de me chercher, en pleine forêt, une clairière d'où je suis la mouvance des nuages et observe la brillance des astres. Par ma pensée et mon langage, je puis faire sens de mon être mortel et lui inventer des raisons d'être.

Ma vie est une rivière qui retournera à sa source ou se perdra dans l'océan de l'infinitude. Elle ne fut pas un fleuve tranquille ni un torrent impétueux, mais un ruisseau courbe cherchant sa voie au gré des paysages et des accidents de parcours. Vie heureuse ? La commune exposition à la souffrance et à la mort est la fibre la plus délicate et la plus forte qui relie tous les vivants et qui m'unit à chacun d'eux, mais elle me fait souvent très mal et empêche ainsi mon bonheur. Je lui préfère la joie, qui est exaltation et qui, alliée à la douleur, est le combustible de la vie. La vie, je l'aime féroce et je lui réitère mon consentement : « Oui, à la joie ! Oui, à la peine ! » Mon acte de mourir sera un acte de vivre, mon tout dernier, frémissement de mes membres frileux sur la toute dernière dalle avant la porte qui clôt mon jardin.

Être de chair, je me pense et je me veux mortel. Pour certains, la mort est un mal, *maximum peccatum*, le péché le plus grave que l'homme, le pauvre bougre, a pu s'infliger. La mort, échec en soi, rupture ou scandale ! Pour d'autres, la mort est un bien, une porte de salut, une délivrance des tourments, la fin des larmes, la réunion avec des proches décédés. Pour moi, elle est un paradoxe, tissé de bien et de mal, une fatalité imparable accrochée à la vie comme à son contraire. Autant je veux vivre, autant je veux mourir. Telle est ma vie, tel sera mon destin ! Je ne partirai sans doute pas de gaieté de cœur, mais avec un brin de nostalgie des rivages qui m'ont engendré et m'ont tant ravi. Or, plus la mort se fait proche, plus je me sens en état d'urgence : encore tant de choses à faire et à défaire ! Plus de temps à perdre, sauf pour des choses que j'aime, parce que je les estime essentielles ! Viendront l'heure de l'arrachement et le temps de me dire adieu. Je mourrai sur mon appétit. Inaccomplissement et incomplétude ! Une flèche qui, suspendue en pleine trajectoire, n'atteindra jamais sa cible. Vertige ultime d'un corps vaincu. Viendra l'heure du retournement vers moi, quand je rassemblerai toute la puissance intérieure qui me reste pour affronter le grand saut hors de moi. Durant ma jeune vie, j'ai accompagné des mourants et enseveli des morts.

Mais alors ce fut la mort des autres. Bientôt, je serai le premier à mourir la mort qui sera mienne.

Serai-je de bonne composition avec ma mort ou mourrai-je en révolte ? Que ma douleur soit soulagée, sinon qu'on m'aide à accélérer l'heure de mon départ, quand la faiblesse ou la tristesse seront un fardeau trop lourd ! Que je ne meure pas au bout de mon coma ! Que je plie bagage au moment choisi : « une mort opportune » ! Il me revient d'estimer si ma vie vaut encore la peine d'être vécue et si elle est encore revêtue de signifiante. Je me méfie d'une mort par trop embellie ou trop propre, d'une mort « dernier cri » selon la mode des experts en accompagnement où la communication de surface l'emporte sur le dialogue intérieur. Je préfère mourir une mort ordinaire, entouré de soignants ordinaires me prodiguant, avec un brin de bon sens, des soins accessibles à tous. Et, si possible, mourir dans le silence recueilli de ma maison, accompagné de la présence discrète de celle qui a rompu volontiers avec moi le pain quotidien. Mourir, non pas « dans la dignité », mais dans la solitude mystique d'un esprit ayant encore assez de liberté pour chercher un instant de clarté capable d'illuminer l'obscurité du mystère qui approche. Que mes funérailles soient festives, mais modestes. À mes survivants de les aménager selon leurs goûts, car, après tout, ce sera leur deuil. Que mon corps, promis à la décomposition, soit déposé en terre. Ceci n'est pas un testament, mais une position ! Ce retour à la terre m'attire plus que la réduction en cendres, poussière d'ange ! Trop propre et trop éthérée pour le corps que je suis et le cadavre que je serai.

Au-delà de la mort, que puis-je espérer ? Peu soucieux de mon destin posthume, je m'effacerai sur les pointes des pieds sans laisser de traces. Pour un peu de temps, je pourrai hanter la mémoire de mes proches intimes. Ainsi, « je ne mourrai pas tout à fait ». Si toutefois, il y a une vie après cette vie, étonné et avec grâce, je l'accueillerai. Mais, selon le jeu de mon imaginaire, visité par mes souvenirs judéo-chrétiens, la vie promise ne sera

pas une entrée dans la roue fastidieuse des réincarnations successives jusqu'à son absorption dans la béance bouddhique du vide, ni la grecque immortalité d'une âme enfin libérée d'un corps servile, ni le dégel d'un corps frigorifié grâce à la dispendieuse technologie de la cryoconservation californienne. Si jamais elle existe, cette vie nouvelle, je ne pourrai pas l'imaginer, car elle sera tout autre, imprévisible, surprenante et ineffable. La justice du royaume promis sera radicalement différente de la justice de ce pays-ci ou de ce pays-là. La paix promise ne sera ni une trêve des hostilités entre deux guerres, ni le calme de l'ordre instauré par la toute-puissance des vainqueurs. La fin des temps est ce dont on ne peut pas parler, car elle est critique du présent et subversive, débordement joyeux, métissage universel, libre gratuité, abolition des tabous, fête. Enfin !

La guerre de ma jeunesse fut l'heure de ma révolte, jaillie de l'odeur d'une terre maculée du sang versé inutilement, le temps de mon premier retournement et de ma résistance à tous les patriotismes qui, sous la bannière de l'amour des siens, fomentent la haine des autres et servent les intérêts des plus forts. Aujourd'hui, je m'inquiète des guerres oubliées et de la descente aux enfers des terrorisés. Je me soucie du lot de réfugiés climatiques, déshydratés et affamés sans abri dans une plaine aride, brûlée par le soleil et le vent, des parents qui pleurent leurs enfants emportés par les flots, des animaux maltraités, des forêts dévastées, des ressources d'eau tarries et des nombreux *et cetera* de la démesure mortifère.

Depuis ma retraite, j'ai choisi d'habiter le monde par l'acte de penser et d'écrire. Ma solitude quotidienne me laisse désarmé face à mes incohérences : des mains, hantées par la plume, et un esprit, hanté par la vision de toutes les mains défigurées par la douleur, un esprit privé de mains. Et pourtant du tranchant prophétique des douleurs partagées et de la pierre brûlante des colères légitimes pourra jaillir la passion solidaire de reconstruction d'une

paix jamais achevée et d'une humanité toujours en chantier. La haine ne se désapprend pas. Elle est comme l'amour. J'apprends à aimer et à haïr. Pour occuper mes nuits insomniaques, je me suis inventé un rite. Je crie « Mouchka » et mon chien surgit des ténèbres de la mort. Je le charge de la convocation de mes invités nocturnes. À son hurlement, le cortège de mes ancêtres se met en branle. Ils s'en viennent des polders et des bruyères, conjurer mon mal et m'animer de leur souffle afin que la longue respiration de ma pensée devienne un récit de compassion.

Plus je vieillis, plus j'ai le goût de me retourner vers l'exil intérieur et le dépaysement volontaire. Je me plais à tarder auprès de ma maison, à m'asseoir au seuil de la porte en compagnie de Fayoum, mon chien et, comme lui, à humer la fraîcheur de la brise du matin. Je respire. Viendra le temps d'expirer. J'aurai vécu !